

cette démarche pouvait paraître insolite, comme de la moutarde après dîner. C'est de cette façon qu'elle fut envisagée. Il se fit un vacarme terrible lorsqu'on s'aperçut que certains orateurs zélés voulaient organiser un débat en règle, une reprise des luttes glorieuses des dernières sessions. On demanda le vote à cor et à cris. Il fallut bien céder à la fin. M. Casey parla une demie-heure au milieu d'un bruit assourdissant. Il y mit de l'héroïsme. Personne n'a pu entendre un traitre mot de son discours. M. Casgrain s'est découragé plus tôt et a dû rengorger le sien. Le vote fut pris à six heures, et la Chambre ratifia par une majorité de soixante-dix voix la destitution de M. Letellier, que M. Mackenzie aurait voulu lui faire désavouer.

Pendant cette bagarre, M. Landry était absent. Les tapageurs ont vaincu sans lui. Il est à croire qu'il ne se consolera pas d'avoir manqué une si belle affaire, comme le brave Crillon après la bataille d'Arques.

La soir, l'étude des subsides fut reprise. Mais M. Mackenzie réservait une autre surprise à ses collègues. Au moment où la séance allait finir, à deux heures du matin, mercredi, il se leva tout à coup, et, sans que rien eût pu faire prévoir ce qu'il devait faire, il annonça à la Chambre qu'il cessait d'agir comme chef de l'opposition. Cette nouvelle fut accueillie avec étonnement par les rares députés qui étaient encore à leur poste à cette heure avancée. Ce ne fut que le matin que le reste de la population apprît cet événement, qui a fait l'objet des commentaires pendant le reste de la semaine.

La retraite de M. Mackenzie était inattendue dans le moment. On ne pouvait supposer qu'il résignerait ainsi à la fin d'une session. Sa détermination, qui n'a pas dû être le résultat d'une inspiration subite, était inconnue avant cet instant de la plupart de ses amis même. Quoiqu'il en soit, c'est fait. M. Blake le remplace. La prédiction du *Mail* commença à s'accomplir. Pour qu'elle soit vérifiée jusqu'au bout, il faudrait que l'opposition, après un essai infructueux, revienne à son ancien chef avant la fin du parlement. M. Mackenzie y compte peut-être, et c'est peut-être une manœuvre. En tous cas, il a dû calculer son action. Pour qui le connaît, il n'a pu céder au découragement, en dépit de la perte de M. Holton qu'il a éprouvée et de celle de M. George Brown qu'il était menacé de subir. On doit rendre justice à M. Mackenzie, il n'est pas un homme ordinaire. C'est incontestablement un caractère. Courageux, infatigable, vigilant, il remplissait son rôle consciencieusement et scrupuleusement. Il se retire sous sa tente. Il n'y attendra pas longtemps. Ses amis iront l'y chercher bientôt, et il leur fera les conditions qu'il voudra. Il est plus difficile à remplacer qu'on ne pense, avec les éléments que possède actuellement la gauche. M. Blake n'y tiendra pas. Il est trop nerveux, trop inconstant et indépendant pour s'astreindre aux ennuis et fatigues de l'emploi.

Mercredi, quelques membres de l'opposition ont voulu revenir à la charge, et donner de l'entrain aux délibérations. Ce fut peine perdue encore. Le tempérament de la Chambre est échauffé. Elle ne veut plus rien entendre, mais s'en aller. Et tout ce qui vient se mettre en travers de ce désir légitime est impitoyablement repoussé. Il suffit d'assister à quelques séances pour comprendre l'ennui de la députation lorsqu'un orateur oisieux parle, en temps ordinaire. A la fin de la session surtout, cela devient intolérable. On invoque en faveur des parleurs la liberté de discuter, c'est la liberté d'ennuyer qu'il faudrait dire.

Mercredi soir, nouveau vote sur une nouvelle motion de *non-confiance* proposés par MM. Cartwright et Blake au sujet du service civil, dont ces messieurs voudraient faire réduire les dépenses par le ministère actuel dans la proportion qu'ils les ont eux-mêmes accrues pendant qu'ils étaient au pouvoir. Pour la motion, il y eut cinquante voix—l'opposition n'a guère dépassé ce nombre pendant cette session—et

contre, cent vingt-sept : majorité pour le gouvernement, soixante-dix-sept. La Chambre ne sort pas de ces chiffres, et cela devient monotone. Les votes n'offrent plus aucun attrait. Ils ne sont qu'une répétition les uns des autres.

Pendant ce temps, le Sénat se prononçait sur le bill de M. Girouard, qu'il a rejeté à une voix de majorité. C'était jouer de malheur pour l'ami des beaux-frères et belles-sœurs de venir ainsi échouer en face du port. Faute d'un point, le député de Jacques-Cartier a perdu son dada. La majorité n'a pas été forte; mais c'est tout comme, quant aux effets. M. Girouard se propose de revenir à la charge l'année prochaine. D'ici là, l'opinion catholique se sera formée, et sera probablement unanime contre le bill. Le vote catholique, joint au vote anglican, formera la majorité.

Jeudi soir, vote encore sur la nomination de sir A. T. Galt comme ministre à Londres. Majorité du gouvernement : 72 sur 168 votants, et vendredi soir, sur l'allocation de M. Wyall, majorité du gouvernement 72 dans le premier cas sur 168 votants, et 60 sur 148 dans le second. L'opposition prend goût à ces manifestations, devenues banales.

A. GÉLINAS.

UN DOMINICAIN À NOTRE-DAME

Les paroissiens de Notre-Dame avaient le bonheur d'entendre, dimanche, le 25 avril, un prédicateur de premier ordre, un membre de l'illustre maison de Saint-Dominique.

Envoyé de Paris à la Nouvelle-Orléans, il voulut avant de partir pour la France visiter le Cayla, et, se trouvant à Montréal le dimanche, le curé de Notre-Dame eut la bonne pensée de l'inviter à prêcher.

Il parla sur la fête du jour—la fête de l'Intérieur de Jésus-Christ. C'était un sujet assez simple, peu susceptible, en apparence, d'effets oratoires, et cependant, l'éloquent prédicateur en fit une mine d'or, une source de pensées et de sentiments admirables.

Transportant les esprits sur les montagnes du monde intellectuel, quelles brillantes perspectives il leur ouvrit de ces sommets élevés! Quelle succession d'images et de figures neuves, frappantes, de réflexions profondes et claires! Que dire maintenant de l'élocution, du langage, du geste? C'était la perfection de l'art de bien dire.

On se rappelait l'éloquent Père Chocarne, on pensait aux célèbres dominicains dont l'éloquence retentit dans toutes les grandes chaires de la France, et on se disait: "Quelle maison que celle qui peut fournir tant d'orateurs illustres?" "S'ils sont chassés de France, ajoutaient quelques uns, on devrait bien les faire venir ici. Ils attireraient à l'église et reconcilieraient avec la religion les indifférents et les difficiles."

Malheureusement, qui le croirait? Lorsque le Père Chocarne vint à Montréal, de pauvres gens trouvèrent que son éloquence était d'un ordre trop élevé, ils se plaignirent de ne pas le comprendre. Il paraît que le Père Fievé, qui a prêché la mission de Noël à Saint-Jacques, a eu le même sort. Il *prêchait trop bien*, lui aussi, on s'en plaignit. C'était peu encourageant pour l'orateur et guère glorieux pour nous; ce n'était pas de nature à donner une très haute idée de l'intelligence, ou plutôt de la culture d'esprit de notre population.

Nous comprenons la nécessité de se mettre au niveau de son auditoire, de parler pour être compris par la majorité de ceux qui nous écoutent. On dira peut-être que les hommes instruits ne sont pas assez nombreux à l'église pour avoir le droit d'imposer leur goût et leur volonté. C'est vrai, mais ils pourraient avoir leur tour de temps à autre, ce serait le moyen de les attirer à l'église et de les empêcher de tomber dans l'indifférence. Les garder dans la foi, c'est protéger le reste de la société qui prend toujours plus ou moins leurs idées et suit leurs exemples.

D'ailleurs, il y a assez d'instruction

maintenant parmi notre population, elle a assez d'intelligence pour qu'en général elle puisse apprécier les belles et grandes choses bien dites. Ajoutons que si on craint toujours de ne pas être à son niveau, ce niveau ne s'élèvera jamais, et elle ne sera pas plus avancée dans cinquante ans qu'elle ne l'est maintenant. Commentons à former son goût et son esprit, à élever ses idées. Peut-il y avoir meilleure école que la chaire?

L.-O. DAVID.

LA PERSÉCUTION EN FRANCE

D'après une correspondance parisienne, le gouvernement français commençant à craindre la tournure que pourrait prendre l'affaire des décrets anti-religieux, aurait fait des avances secrètes à quelques congrégations pour tâcher de les détacher de l'union des sociétés religieuses en leur promettant sa protection. Ces propositions ont été repoussées, et les congrégations sont résolues à rester unies et à soutenir la lutte ouvertement sur le terrain judiciaire, où elle est transportée. Il est bruit que M. Dufaure lui-même songerait à agir comme l'avocat des religieux contre le gouvernement.

La position de celui-ci est des plus fausses. C'est en ressuscitant des lois anciennes, virtuellement prescrites, qu'il voudrait atteindre les jésuites et se venger du sénat, qui n'a pas voulu s'associer à ses projets de persécution. Le procédé est aussi ridicule et mesquin que méchant. C'est comme si, en Angleterre, le cabinet s'avisait quelque bon jour de remettre en rigueur les lois passées sous les Tuileries ou les Stuarts et qui n'ont jamais été officiellement rappelés, cela pour faire pièce à la Chambre des lords qui lui aurait refusé son concours pour un bill.

Le *Figaro* publie une lettre remarquable d'un Français protestant, qui est au moment de rentrer dans son pays après une absence de vingt ans, et qui exprime les hésitations qu'il a éprouvées en apprenant que la République s'amuse à exhumer des lois de prescription religieuse remontant au temps de Louis XV. Le correspondant consulte à ce sujet le *Figaro*, et lui demande s'il ne serait pas possible qu'à une époque future quelque combinaison ministérielle hostile aux protestants ne s'avisât, en s'autorisant de cet exemple, de revenir à la révocation de l'édit de Nantes, décrétée par Louis XIV contre les huguenots, et qui n'a jamais été révoquée. Il ne s'agit pas d'un farceur ni d'un compère. Le *Figaro* offre d'indiquer le nom et l'adresse de ce protestant. Ce fait est d'une grande force comme démonstration par l'absurde. Le gouvernement de M. Gambetta pourrait bien perdre son latin dans toute cette affaire.

A. G.

Nous sommes allé, samedi, visiter les chars que les administrateurs du chemin de fer du Nord viennent de faire construire. Ce sont des chars-dortoirs et palais. Ils sont magnifiques, l'extérieur est frappant et l'intérieur réunit le confort à l'élégance. On s'était demandé, il y a quelques semaines, s'il n'y avait pas moyen de se passer des chars Pullman, de faire ici quelque chose d'aussi bon et d'éviter ainsi le paiement de droits considérables. Il fallait éviter la contrefaçon. M. Adolphe David se chargea de la tâche, il fit les dessins, employa d'excellents ouvriers, et, en cinq semaines, les nouveaux chars étaient faits. C'est un grand succès et une économie de \$3,000 par char.

Un lunch froid fut servi aux invités, et plusieurs santés furent proposées, entr'autres celles du capt. Labelle et celle de M. David. Ils répondirent tous deux avec à propos. Les remarques de M. David ont été fort applaudies. Le capt. Labelle, qui a toujours navigué sur l'eau, va maintenant *naviguer* sur terre, il est aussi à son aise sur un chemin de fer que sur un bateau à vapeur. Le gouvernement doit être heureux que la compagnie du Richelieu ait commis la sottise de laisser partir un homme comme M. Labelle.

A nos abonnés et amis des Etats-Unis

Notre agent général, M. Elmond Stevens, parcourt en ce moment les centres canadiens-français des Etats du Massachusetts, Connecticut et Rhode Island. Il va vous voir pour abonner ceux qui n'ont pas encore le bonheur de l'être et faire payer ceux qui jouissent de cette faveur.

Nous espérons mesdames et messieurs que vous le recevrez avec la plus grande bienveillance et qu'il reviendra content. Il fut un temps où tous les Canadiens-français des Etats-Unis voulaient recevoir et lire un journal qui leur parlait de la patrie et leur en faisait voir les endroits les plus charmants et les hommes les plus remarquables dans des gravures nationales. L'OPINION PUBLIQUE est toujours la même, elle continue à conserver le sentiment national parmi nos compatriotes et à leur indiquer les moyens de servir leur religion et leur patrie et de marcher dans la voie du progrès. Nous savons messieurs combien l'amour de la patrie est vivace parmi vous, aussi nous comptons sur vous, et nous sommes sûrs que nous ne regretterons pas les dépenses que nous aurons faites pour vous visiter.

Voici les principaux endroits que visitera M. Stevens :

Lowell.	Milborough.
Lawrence.	Lynn.
Fall River.	Williamantic.
Woonsocket.	Provincetown.
Valleyfalls.	Pawtucket.
Manchester.	Everett.

Nous savons aussi qu'on peut toujours compter sur la politesse et la bienveillance de nos compatriotes des Etats-Unis et nous sommes certains que les nombreux amis que nous comptons dans les différentes localités que visitera M. Stevens, voudront bien lui donner tous les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Le succès qu'il a obtenu dans les endroits qu'il a déjà visités nous permet d'espérer que partout il recevra le même bon accueil. Nous espérons de plus que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leurs comptes afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

NOTRE PRIME

Nous prions nos abonnés de ne pas s'impatienter. Divers contre-temps nous ont empêché de préparer notre prime aussi vite que nous aurions voulu, mais c'est un retard de quelques jours seulement; elle sera bientôt prête.

Le *China Mail* annonce l'arrivée à Singapour du vaisseau amiral français, le *Thémis*, de 3,600 tonnes, 18 canons et 470 hommes d'équipage, ayant pour commandant le vice-amiral Duperré, qui a pris le commandement de l'escadre française dans ces eaux, et succèdera au contre-amiral Duboué, parti pour la France sur l'*Armure*.

Le *Traité Times* dit que le contre-amiral Duperré, jouera probablement un rôle important dans la prochaine expédition des Français pour l'annexion du Tonquin à la Cochinchine.

Cette expédition sera faite surtout en vue de punir les Tonquinois des meurtres qu'ils ont commis sur les missionnaires et leurs convertis, et pour d'autres actes mal-faisants.

Les vaisseaux français stationnés dans la mer de la Chine ont reçu ordre de se rassembler, et une colonne expéditionnaire a été préparée pour occuper le Tonquin. L'annexion de ce pays rendra la Chine occidentale accessible au monde, et tiendra en échec les desseins de Pékin sur Siam.

—On dit qu'une compagnie s'est formée à Montréal avec un capital de \$50,000, pour exploiter la fabrication de la soie. Les promoteurs de l'entreprise sont paratt-il M.M. Foster, Bailie et Minto.